



L'animal politique ou le bon sauvage

**L'anthropologie philosophique
d'Aristote et de Rousseau**



L'anthropologie philosophique

On se rappellera que « logos » signifie « étude » et que « anthropos » signifie « homme ».

L'**anthropologie*** est donc, étymologiquement, l'étude de l'homme.

Le philosophe ne peut manquer de se poser la question de ce qu'il est, de ce qu'il a en commun avec ses semblables et qui constitue une **différence spécifique*** avec les autres êtres vivants.

Pour Kant, la question « **Qu'est-ce que l'homme ?** » résume à elle seule toutes les préoccupations philosophiques :

- Que puis-je savoir ? (question définissant le domaine de la métaphysique)
- Que dois-je faire ? (domaine de la morale)
- Que est-il permis d'espérer ? (domaine de la religion).



Texte : Kant

« Le domaine de la philosophie (...) se ramène aux questions suivantes :

Que puis-je savoir ?

Que dois-je faire ?

Que m'est-il permis d'espérer ?

Qu'est-ce que l'homme ?

A la première question répond la *métaphysique*, à la seconde la *morale*, à la troisième la *religion*, à la quatrième l'*anthropologie*. Mais au fond, on pourrait tout ramener à l'*anthropologie*, puisque les trois premières questions se rapportent à la dernière.

KANT, E., *Logique*, Introduction, III, tr. fr. L. Guillermit, éd. Vrin, p. 25

Les conditions d'une bonne définition

S'interrogeant sur une définition de l'homme, nous saisissons l'occasion pour nous demander quelles sont les conditions que devraient remplir une bonne définition.

Celle-ci ne doit donc pas être **trop large** (englobant des réalités qui ne font pas partie de l'ensemble à définir), ni **trop étroite** (ne contenant pas quelques objets qui devraient pourtant être inclus).

Puisqu'elle a pour fonction d'éclairer un concept indiqué par un mot, une bonne définition doit également être claire. Un énoncé (le *définiens*) qui utiliserait des mots plus obscurs encore que le terme à définir (le *definiendum*) devrait être irrecevable.

Considérons quelques définitions

- « L'homme est le seul mammifère à recouvrir son tégument par des objets fabriqués. »
- « L'homme est l'animal capable d'utiliser l'échange pour améliorer ses moyens de subsistance. »
- « L'homme est l'animal qui crée des rituels et des mythes.»
- « L'homme est l'animal créateur d'art. »
- « L'homme est l'animal qui transmet sa mémoire. »
- « L'homme est l'animal politique. » (Aristote)
- « L'homme est la créature qui possède une âme. »
- « L'homme est la créature douée de la pensée et de la raison. »
- « L'homme est l'être capable d'utiliser un langage intentionnel. »
- « L'homme est la créature capable de rire et de pleurer. »
- « L'homme est un être capable d'agir librement. »
- « L'homme est une créature voulue par Dieu pour être son image sur Terre.»

L'homme est-il un animal ?

- Plusieurs définitions incluent l'homme dans la catégorie plus générale (le « genre prochain ») de « l'animal » en précisant immédiatement une « différence spécifique ».
 - Ces définitions ont toutes les chances d'insupporter les spiritualistes qui croient en un dualisme du monde vivant : l'homme d'un côté et tous les autres êtres vivants de l'autre.
 - Les matérialistes en revanche sont attentifs aux points communs que partagent les hommes avec les animaux.
- « L'homme est le seul mammifère à recouvrir son tégument par des objets fabriqués. »
 - « L'homme est l'animal capable d'utiliser l'échange pour améliorer ses moyens de subsistance. »
 - « L'homme est l'animal qui crée des mythes et des rituels. »
 - « L'homme est l'animal créateur d'art. »
 - « L'homme est l'animal qui transmet sa mémoire. »
 - « L'homme est l'animal politique. » (Aristote)

Texte : Tu nous parles de ton âme !

« Tu nous parles de ton âme ! Mais sais-tu ce que c'est qu'une âme ? Ne vois-tu pas que cette âme n'est que l'assemblage de tes organes d'où résulte la vie ? Refuserais-tu donc une âme aux autres animaux qui vivent, qui pensent, qui jugent, qui comparent, qui cherchent le plaisir, qui fuient la douleur ainsi que toi, et qui souvent ont des organes qui les servent mieux que les tiens ? Tu nous vantes tes facultés intellectuelles ; mais ces facultés qui te rendent si fier, te rendent-elles plus heureux que les autres créatures ? Fais-tu souvent usage de cette raison dont tu te glorifies et que la religion t'ordonne de ne pas écouter ? Ces bêtes que tu dédaignes parce qu'elles sont ou plus faibles ou moins rusées que toi, sont-elles sujettes aux chagrins, aux peines d'esprit, à mille passions frivoles, à mille besoins imaginaires dont ton cœur est continuellement la proie ? »

D'Holbach, *Le bon sens puisé dans la Nature*, Coda, 2008, page 58.

TEXTE : ARISTOTE. 384-322, AV. J.-C.

La première union nécessaire est celle de deux êtres qui sont incapables d'exister l'un sans l'autre : c'est le cas pour le mâle et la femelle en vue de la procréation.(...) C'est encore l'union de celui dont la nature est de commander avec celui dont la nature est d'être commandé, en vue de leur conservation commune.(...)

D'autre part, la première communauté formée de plusieurs familles en vue de la satisfaction de besoins qui ne sont plus purement quotidiens, c'est le village (...).

Enfin, la communauté formée de plusieurs villages est la cité, au plein sens du mot ; elle atteint dès lors, pour ainsi parler, la limite de l'indépendance économique : ainsi, formée au début pour satisfaire les seuls besoins vitaux, elle existe pour permettre de bien vivre.

C'est pourquoi toute cité est un fait de nature, s'il est vrai que les premières communautés le sont elles-mêmes. Car la cité est la fin de celles-ci, et la nature d'une chose est sa fin, puisque ce qu'est chaque chose une fois qu'elle a atteint son complet développement, nous disons que c'est là la nature de la chose, aussi bien pour un homme, un cheval ou une famille (...).

Ces considérations montrent donc que la cité est au nombre des réalités qui existent naturellement, et que **l'homme est par nature un animal politique**. Et celui qui est sans cité, naturellement et non par suite des circonstances, est ou un être dégradé ou au-dessus de l'humanité. (...) Il est aussi un brandon de discorde et on peut le comparer à une pièce isolée au jeu de trictrac.

COMMENTAIRE

- Avez-vous repéré les concepts qui sont les clés du texte d'Aristote ? L'affirmation centrale qui justifie l'idée que l'homme est « un animal politique » ?
- Vous avez compris que l'argumentation est basée sur cette affirmation : « **la nature d'une chose est sa fin** ».
- L'homme, comme les animaux, ne peut être singulier. Il a besoin d'une « femelle » pour se reproduire. Il est donc couple, noyau familial.
- Et l'homme de chercher à réaliser mieux ses besoins par des regroupements de plus en plus importants conduisant nécessairement à la cité, seule en mesure de réaliser le « complet développement » humain.
- Dans ce texte, le terme « politique » n'est pas employé par Aristote au sens que nous connaissons aujourd'hui. « Polis » signifie précisément « la cité » le groupement humain le plus important connu par les hommes de l'Antiquité grecque. L'homme est alors l'animal qui réalise sa nature en bâtissant des cités.
- Un homme « sans cité » est une sorte de monstre : soit un « être dégradé » soit un être « au-dessus de l'humanité » c'est-à-dire un dieu.

SAINT PAUL, Premier Epitre aux Corinthiens, 11

- Je veux cependant que vous sachiez que Christ est le chef de tout homme, que l'homme est le chef de la femme, et que Dieu est le chef de Christ. 4 Tout homme qui prie ou qui prophétise, la tête couverte, déshonore son chef. 5 Toute femme, au contraire, qui prie ou qui prophétise, la tête non voilée, déshonore son chef : c'est comme si elle était rasée. 6 Car si une femme n'est pas voilée, qu'elle se coupe aussi les cheveux. Or, s'il est honteux pour une femme d'avoir les cheveux coupés ou d'être rasée, qu'elle se voile. 7 L'homme ne doit pas se couvrir la tête, puisqu'il est l'image et la gloire de Dieu, tandis que la femme est la gloire de l'homme. 8 En effet, l'homme n'a pas été tiré de la femme, mais la femme a été tirée de l'homme ; 9 et l'homme n'a pas été créé à cause de la femme, mais la femme a été créée à cause de l'homme.



Le bon sauvage

- L'apparition de l'humanité est inséparable pour Aristote de l'édifice social. Pour lui, l'homme est **essentiellement** un être social.
- Il n'y a par conséquent aucun sens à imaginer un homme « naturel » vivant dans une sorte d'Éden primitif avant de connaître les contraintes de la société policée.
- C'est pourtant l'exercice auquel se livre Jean-Jacques Rousseau lorsqu'il développe le thème du « bon sauvage » pour expliquer l'origine et les fondements de l'inégalité entre les hommes.
- On devine l'influence (inavouée mais bien réelle) du mythe chrétien d'un paradis originel. La popularité du « bon sauvage » devra sans doute beaucoup à l'image de l'indigène polynésien qui se répand dans le public et passionnera les foules dans la seconde moitié du XVIIIe siècle. (1)

(1) Bougainville « publie en 1771 sa *Description d'un voyage autour du monde*, où il évoque le mythe, au parfum alors sulfureux, du « paradis polynésien ». (...) Ce livre suscite une réaction de [Denis Diderot](#), qui publie en 1772 son *Supplément au voyage de Bougainville*. ». (Wikipedia, article « Bougainville »)

Texte : Jean-Jacques Rousseau, 1764

« Laissant donc tous les livres scientifiques qui ne nous apprennent qu'à voir les hommes tels qu'ils se sont faits, et méditant sur les premières et plus simples opérations de l'âme humaine, j'y crois apercevoir deux principes antérieurs à la raison, dont l'un nous intéresse ardemment à notre bien-être et à la conservation de nous-mêmes, et l'autre nous inspire une répugnance naturelle à voir périr ou souffrir tout être sensible et principalement nos semblables. C'est du concours et de la combinaison que notre esprit est en état de faire de ces deux principes, sans qu'il soit nécessaire d'y faire entrer celui de la sociabilité, que me paraissent découler toutes les règles du droit naturel ; règles que la raison est ensuite forcée de rétablir sur d'autres fondements, quand par ses développements successifs elle est venue à bout d'étouffer la nature. »

Discours sur l'origine et les fondements de l'Inégalité parmi les hommes. Préface.

L'état de nature

«Supposez un printemps perpétuel sur la terre ; supposez partout de l'eau, du bétail, des pâturages : supposez les hommes sortant des mains de la nature une fois dispersés parmi tout cela : je n'imagine pas comment ils auraient jamais renoncé à leur liberté primitive et quitté la vie isolée et pastorale, si convenable à leur indolence * naturelle, pour s'imposer sans nécessité l'esclavage, les travaux, les misères inséparables de l'état social.

Celui qui voulut que l'homme fût sociable toucha du doigt l'axe du globe et l'inclina sur l'axe de l'univers. A ce léger mouvement, je vois changer la face de la terre et décider la vocation du genre humain : j'entends au loin les cris de joie d'une multitude insensée ; je vois édifier les palais et les villes ; je vois naître les arts, les lois, le commerce ; je vois les peuples se former, s'étendre, se dissoudre, se succéder comme les flots de la mer ; je vois les hommes, rassemblés sur quelques points de leur demeure pour s'y dévorer mutuellement, faire un affreux désert du reste du monde, digne monument de l'union sociale et de l'utilité des arts. »

ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Essai sur l'Origine des Langues*, Chap. IX, 1781.

NIETZSCHE

La généalogie de la morale

Loin des naïvetés rousseauistes, Nietzsche insiste sur le rôle de la souffrance dans la généalogie de la morale :

« Il répugne, à ce qu'il me semble, à la délicatesse, ou plutôt à la tartuferie d'animaux domestiqués (lisez : les hommes modernes, lisez : nous-mêmes) de se représenter, avec toute l'énergie voulue, jusqu'à quel point la *cruauté* était la réjouissance préférée de l'humanité primitive et entrainé comme ingrédient dans presque tous ses plaisirs ; combien naïf, d'autre part, combien innocent apparaît son besoin de cruauté, combien justement la « méchanceté désintéressée » (...) apparaît chez elle, par principe, comme un attribut *normal* de l'homme (...) »

Voir souffrir fait du bien, faire souffrir plus de bien encore — voilà une vérité, mais une vieille et puissante vérité capitale, humaine, trop humaine, à quoi du reste les singes déjà souscriraient peut-être : on raconte en effet que par l'invention de bizarres cruautés ils annoncent déjà pleinement l'homme, ils « préludent » pour ainsi dire à sa venue. Sans cruauté, point de réjouissance, voilà ce que nous apprend la plus ancienne et la plus longue histoire de l'homme — et le châtimeur aussi a de telles *allures de fête !* »

Nietzsche, *La généalogie de la morale*, Gallimard, Coll. Idées, 1966, pages 89 – 91.



La nature définit-elle le bien ?

- La critique nietzschéenne le démontre : le thème du « bon sauvage » n'est certainement pas le meilleur Rousseau ! Cependant ses idées auront toujours une influence sur tous ceux qui sont séduits par les mythes évoquant un âge d'or, un « paradis perdu » par la faute de la compétition, du commerce et du progrès industriel.
- Nous retrouvons jusqu'à aujourd'hui des accents rousseauistes chez les gauchistes et les anarchistes refusant la société de consommation et l'inégale distribution des richesses qu'elle engendre.
- Qu'on se souvienne également que, dans l'Antiquité grecque, les cyniques défendaient déjà l'idée que la « nature » définit le bien alors que les conventions sociales seraient contre-nature.



La conception de l'existentialisme

- L'homme est un être qui ne peut se concevoir sans un rapport aux autres. « *L'autre est indispensable à mon existence* » écrivait Sartre
- L'idée que je me fais de moi-même provient d'ailleurs, elle aussi, de ma confrontation avec mes semblables.
- Les existentialistes ont insisté qu'un homme ne possède pas une « essence » qui le déterminerait à être ce qu'il est. La célèbre formule de Jean-Paul Sartre : « l'existence précède l'essence » traduit l'idée que chacun d'entre nous se définit par les actes qu'il pose librement.
- Le *Cogito* pourrait être ainsi reformulé : « Je pense, donc les autres sont ».

Texte : Jean-Paul SARTRE, 1946.



« Par le *je pense*, contrairement à la philosophie de Descartes (...), nous nous atteignons nous-mêmes en face de l'autre, et l'autre est aussi certain pour nous que nous-mêmes. Ainsi l'homme qui s'atteint directement par le *cogito* découvre aussi tous les autres et il les découvre comme la condition de son existence. Il se rend compte qu'il ne peut rien être (au sens où on dit qu'on est spirituel ou qu'on est méchant, ou qu'on est jaloux) sauf si les autres le reconnaissent comme tel. Pour obtenir une vérité quelconque sur moi, il faut que je passe par l'autre. L'autre est indispensable à mon existence, aussi bien d'ailleurs qu'à la connaissance que j'ai de moi. Dans ces conditions, la découverte de mon intimité me découvre en même temps l'autre, comme une liberté posée en face, et qui ne pense et qui ne veut que pour ou contre moi. Ainsi, découvrons-nous tout de suite un monde que nous appellerons l'intersubjectivité et c'est dans ce monde que l'homme décide ce qu'il est et ce que sont les autres. »

- *L'Existentialisme est un humanisme*. Nagel, pp. 66-69, in Magnard, p. 97.

esquisse d'un commentaire

- A) Sartre indique que sans **les autres** nous n'aurions même pas d'**existence** propre. Les autres sont « condition de mon existence ». Tout ce que je peux savoir de moi-même passe par les autres. Nous ne pouvons exister que dans le monde de **l'intersubjectivité**. Les autres (autrui), l'existence, l'intersubjectivité sont les trois termes essentiels à l'argumentation.
- B) Les autres sont les êtres que je reconnais comme semblables à moi-même. Ils sont, pour Sartre, des êtres libres (« une liberté posée en face »). Il ne peut s'agir que d'autres êtres humains à l'exclusion des autres animaux ou des autres objets.
- L'existence est la connaissance d'être. Exister consiste à être connu par un être pensant. Un objet qui, jamais, ne pourrait être connu par aucune conscience n'existerait pas à proprement parler.
- L'Intersubjectivité est la caractéristique du monde dans lequel chaque sujet ne peut décider de ce qu'il est que par référence aux autres sujets.



L'homme grégaire

« (...) l'homme, comme toute créature vivante, pense sans cesse, mais il l'ignore : la pensée qui devient *consciente* n'est qu'une infime partie : disons la plus superficielle, la plus médiocre, car seule cette pensée consciente se *produit en paroles*, c'est-à-dire dans des *signes de communication* par quoi se révèle d'elle-même l'origine de la conscience. Bref, le développement du langage et le développement de la conscience (non point de la raison) vont la main dans la main. Que l'on ajoute à cela que ce n'est pas seulement le langage qui jette un pont d'un homme à l'autre, mais aussi le regard, la pression, le geste, quant à la prise de conscience de nos impressions sensibles, quant à la capacité de les fixer et de les situer pour ainsi dire hors de nous, elles ont augmenté proportionnellement à la nécessité croissante de les transmettre à autrui par des signes. L'homme inventeur de signes est à la fois l'homme qui prend une conscience de plus en plus aiguë de lui-même : ce ne fut qu'en tant qu'animal social qu'il apprit à le faire — il le fait encore — et de plus en plus. Ma pensée, comme on le voit, est que la conscience n'appartient pas au fond à l'existence individuelle de l'homme, bien plutôt à tout ce qui fait de lui une nature communautaire et grégaire...»

NIETZSCHE, Friedrich, *Le Gai Savoir*, Paris : Gallimard, 1967, page 241.



Texte : Karl MARX, Friedrich ENGELS, 1846, in Magnard, page 97.

Pour Karl Marx, le langage comme la conscience sont des « produits sociaux » apparaissant à cause des besoins qui provoquent la nécessité du commerce avec d'autres hommes.

« Le langage est aussi vieux que la conscience, - le langage *est* la conscience réelle, pratique, existant aussi pour d'autres hommes, existant donc alors seulement pour moi-même aussi et, tout comme la conscience le langage n'apparaît qu'avec le besoin, la nécessité du commerce avec d'autres hommes. Là où existe un rapport, il existe pour moi. L'animal « n'est en rapport » avec rien, ne connaît somme toute aucun rapport. Pour l'animal, ses rapports avec les autres n'existent pas en tant que rapports. La conscience est donc d'emblée un produit social et le demeure aussi longtemps qu'il existe des hommes. »

L'Idéologie allemande, Ed. Sociales, p. 43-46



Texte : La conversation nous unit

« La conversation nous unit. Nous pouvons tous avoir une idée de ce que c'est qu'être un pêcheur norvégien, un chauffeur de taxi nigérian, une nonne âgée de quatre-vingts ans ou un garçon âgé de cinq ans et aveugle de naissance, un champion d'échecs, une prostituée ou un pilote de chasse. Nous pouvons en savoir plus là-dessus que sur le fait d'être un dauphin, une chauve-souris, et même un chimpanzé. Quelles que soient les différences qui séparent tous les êtres humains dispersés sur la surface de la terre, ils peuvent aller à la découverte de ces différences et en faire un sujet de communication. Quels que soient les points communs partagés par des gnous, serrés les uns contre les autres au sein d'une horde, ils sont incapables de connaître ces points communs, sans parler de leurs différences. Ils ne peuvent pas comparer des remarques. Bien sûr, ils peuvent vivre des expériences semblables, côte à côte, mais ils ne peuvent pas partager des expériences au sens où nous le pouvons. »

Dennet, Daniel, *La diversité des esprits*, Paris : Hachette, 1998, pp. 22 – 23 .

L'interdiction de l'inceste

- Toute compréhension de l'être humain présuppose donc autrui. Je pense et je parle grâce aux autres et pour les autres.
- Mais autrui est d'abord et avant tout – comme le notait déjà Aristote -- une compagne, un compagnon.
- Or, l'animal humain pratique généralement l'exogamie et obéit ainsi à une prescription qui a parfois été jugée universelle : l'interdiction de l'inceste. Celle-ci pourrait en effet être la clé de toute l'organisation sociale et de la morale.



Texte : Sigmund Freud, 1925, in Magnard , page 100.



« Le père de la horde primitive avait accaparé en despote absolu toutes les femmes, et tué ou chassé les fils, rivaux dangereux. Un jour cependant ses fils s'associèrent, triomphèrent du père, le tuèrent et le dévorèrent en commun, lui qui avait été leur ennemi, mais aussi leur idéal. Après l'acte, ils furent hors d'état de recueillir sa succession, l'un barrant pour cela le chemin à l'autre. Sous l'influence de l'insuccès et du remords, ils apprirent à se supporter réciproquement, s'unirent en un clan de frères, de par les prescription du totémisme, destinés à empêcher le renouvellement d'un acte semblable, et renoncèrent en bloc à la possession des femmes pour lesquelles ils avaient tué le père. Ils en étaient maintenant réduits à des femmes étrangères : de là l'origine de l'exogamie, si étroitement liée au totémisme. Le repas totémique était la fête commémorative de l'acte monstrueux duquel émanait le sentiment de culpabilité de l'humanité (péché originel), et avec lequel ils avaient commencé à la fois l'organisation sociale, la religion et les restrictions de la morale. »

Ma vie et la psychanalyse, Idées, Gallimard, pp. 84 -- 85.

Texte : Sigmund Freud, 1915,
in Magnard, page 100

Le meurtre du père

« L'interdiction de l'inceste avait aussi une grande importance pratique. Le besoin sexuel, loin d'unir les hommes, les divise. Si les frères étaient associés, d'autant qu'il s'agissait de supprimer le père, ils devenaient rivaux, dès qu'il s'agissait de s'emparer des femmes. Chacun aurait voulu, à l'exemple du père, les avoir tout à lui, et la lutte générale qui en serait résultée aurait amené la ruine de la société. Il n'y avait plus d'homme qui, dépassant tous les autres par sa puissance, aurait pu assumer le rôle du père. Aussi les frères, s'il voulaient vivre ensemble, n'avaient-il qu'un seul parti à prendre : après avoir, peut-être, surmonté de graves discordes, institué l'interdiction de l'inceste, par laquelle ils renonçaient tous à la possession des femmes convoitées, alors que c'était principalement pour s'assurer cette possession qu'ils avaient tué le père. Ils sauvèrent ainsi l'organisation qui les avait rendus forts et qui reposait peut-être sur des sentiments et des pratiques homosexuels. »

L'animal qui échange

- L'interdiction de l'inceste peut être perçue comme une norme fondatrice des sociétés humaines parce qu'elle instaure la pratique d'un échange.
- L'homme est l'animal qui échange des biens pour mieux satisfaire ses besoins. Or la femme est un bien fondamental, l'objet d'échange par excellence.
- Pour Claude Lévi-Strauss, l'échange des femmes est également la condition de la naissance d'une coopération. Dans le texte suivant, il imagine un dialogue entre un ethnographe et un indigène.

Texte : Claude LEVI-STRAUSS, 1949

Arrive-t-il qu'un homme couche avec sa sœur ? La question est absurde: Mais non, bien sûr que non, répondent-ils : « Nous ne couchons pas avec nos sœurs ; nous donnons nos sœurs à d'autres hommes, et ces autres hommes nous donnent leurs sœurs. » L'ethnographe insiste ; mais si cette éventualité se réalisait, par impossible, que penseriez-vous ? que diriez-vous ? (...) On obtient cette réponse à l'imaginaire dialogue : « Quoi donc ! Tu voudrais épouser ta sœur ? Mais qu'est-ce qui te prends ? Tu ne veux pas avoir de beau-frère ? Tu ne comprends donc pas que si tu épouses la sœur d'un autre homme, et qu'un autre homme épouse ta sœur, tu auras au moins deux beaux-frères, et que si tu épouses ta propre sœur tu n'en auras pas du tout ? Et avec qui iras-tu chasser ? Avec qui feras-tu les plantations ? Qui auras-tu à visiter ? » (...)

Il n'y a rien dans la sœur, ni dans la mère, ni dans la fille, qui les disqualifie en tant que telles. L'inceste est socialement absurde avant d'être moralement coupable. L'exclamation incrédule arrachée à l'informateur : Tu ne veux donc pas avoir de beau-frère ? fournit sa règle d'or à l'état de société.

Les structures élémentaires de la parenté, Mouton, pp. 555-556, in Magnard, page 100.



Retour à Aristote

- En instituant l'échange des femmes, l'ancêtre simiesque des humains devient effectivement **l'animal politique** dont parlait Aristote.
- La règle de l'exogamie est conforme aux principes de toute action morale que Kant formulait dans son célèbre impératif catégorique : « Agis de telle sorte que la maxime de ton action puisse valoir en même temps comme une loi universelle. »
- Le « bon sauvage » n'est rien de plus qu'un mythe. Il ne peut y avoir eu de bon sauvage parce qu'il n'y a jamais eu d'homme sauvage.

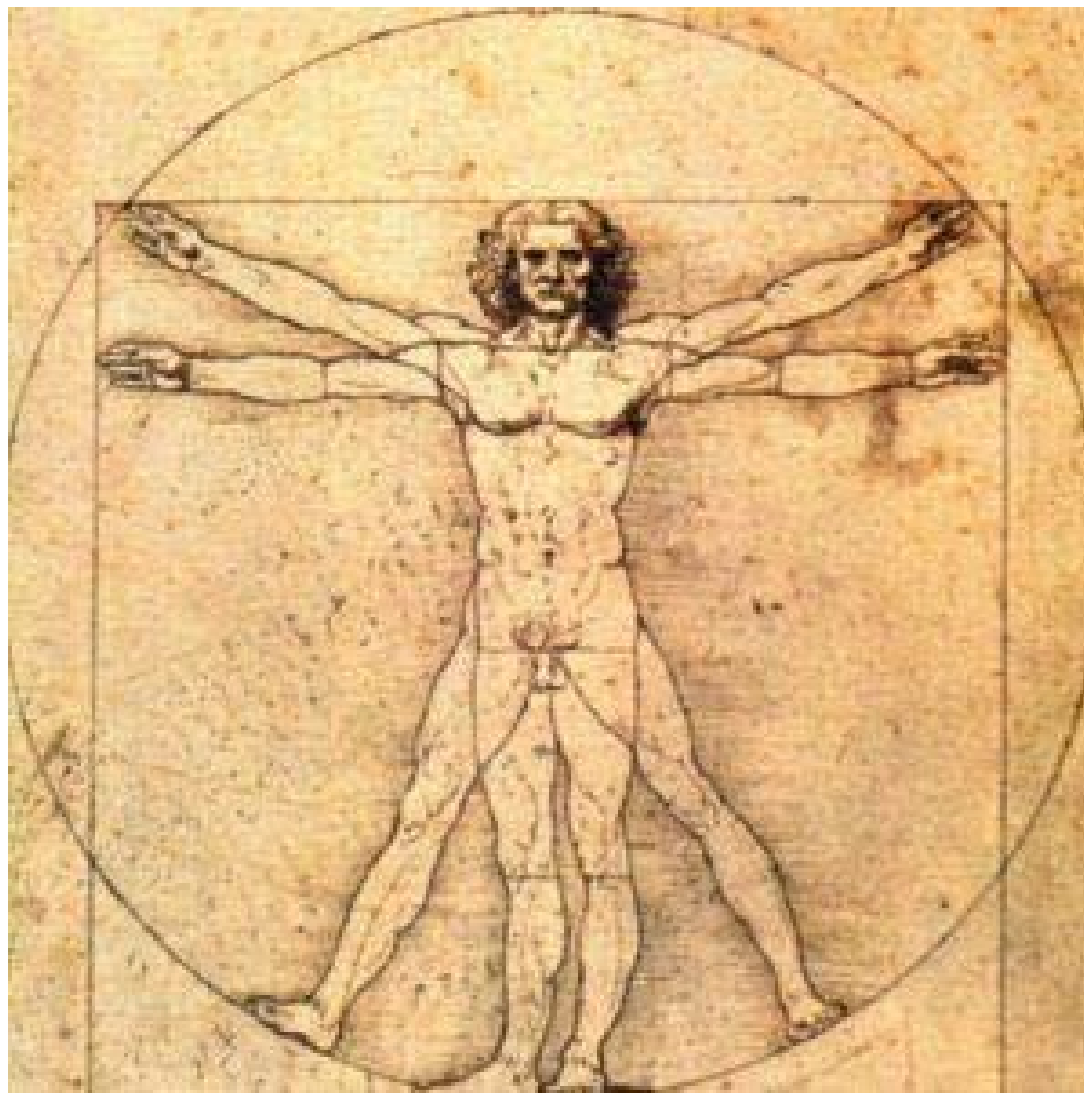
Texte : L'homme areligieux



(...) c'est seulement dans les sociétés occidentales modernes que l'homme areligieux s'est pleinement épanoui. L'homme moderne areligieux assume une nouvelle situation existentielle : il se reconnaît uniquement sujet et agent de l'Histoire, et il refuse tout appel à la transcendance. Autrement dit, il n'accepte aucun modèle d'humanité en dehors de la condition humaine, telle qu'elle se laisse déchiffrer dans les diverses situations historiques. L'homme se fait lui-même, et il n'arrive à se faire complètement que dans la mesure où il se désacralise et désacralise le monde. Le sacré est l'obstacle par excellence devant sa liberté. Il ne deviendra lui-même qu'au moment où il sera radicalement **démystifié**. Il ne sera vraiment libre qu'au moment où il aura tué le dernier dieu.

Constatons seulement qu'en dernière instance l'homme moderne areligieux assume une existence tragique et que son choix existentiel n'est pas dépourvu de grandeur. Mais cet homme areligieux descend de l'*homo religiosus* et, qu'il le veuille ou non, il est aussi son œuvre, il s'est constitué à partir des situations assumées par ses ancêtres. En somme, il est le résultat d'un processus de désacralisation. Tout comme la « Nature » est le produit d'une sécularisation progressive du Cosmos œuvre de Dieu, l'homme profane est le résultat d'une désacralisation de l'existence humaine.

ANNEXES



Une définition trop large

Une anecdote amusante nous rappelle qu'une définition est *trop large* si elle inclut des objets n'appartenant pas au concept devant être défini.

Voici comment Diogène se moque de la définition proposée par l'inventeur de l'idéalisme :

« Au IV^e siècle av. J.-C., les philosophes Platon et Diogène discutent d'une définition de l'homme. Pour Platon, « l'homme est un bipède sans poil ». Diogène quitte l'assemblée puis revient pour y jeter un poulet déplumé. Il s'exclame « voici l'homme de Platon ! ». »

(Pascal Picq, in Historia Mensuel)

Préparation d'un commentaire sur le texte de Rousseau

- Quels sont « les deux principes antérieurs à la raison » qui sont pour Rousseau les fondements du droit naturel ?
- L'argumentation est fondée sur l'opposition entre deux concepts. Le premier (la « nature ») est fortement valorisé par Rousseau alors que l'autre (la « raison ») est tout aussi fortement dévalorisé. Précisez ces concepts. Pourquoi ?
- Leur valorisation et dévalorisation vous paraît-elle justifiée ?

Texte : CLaude LEVI-STRAUSS, 1949, in Magnard, page 100.

La prohibition de l'inceste n'est pas seulement (...) une interdiction : en même temps qu'elle défend, elle ordonne. La prohibition de l'inceste, comme l'exogamie qui est son expression sociale élargie, est une règle de réciprocité. La femme qu'on se refuse, et qu'on vous refuse, est par cela même offerte. A qui est-elle offerte ? Tantôt à un groupe défini par les institutions, tantôt à cette collectivité indéterminée et toujours ouverte, limitée seulement par l'exclusion des proches, comme c'est le cas dans notre société. Mais à cette étape de notre recherche, nous croyons possible de négliger les différences entre la prohibition de l'inceste et l'exogamie : envisagées à la lumière des considérations précédentes, leurs caractères formels sont, en effet, identiques.

Les structures élémentaires de la parenté, Mouton, pp. 59-60.